

AMROUCHE

Jugurtha

Le paysan kabyle, selon Jean Amrouche, est fasciné par deux choses, deux phénomènes distincts de par leur nature mais semblables, pourrait-on dire, de par leur dimension symbolique, la terre et la mort.

La peur de mourir et d'être enterré en terre étrangère forme dans la cosmogonie berbère une crainte presque révérencielle. Le paysan kabyle, très lié à son almanach, à la nature et vivant en parfaite symbiose avec elle ne peut pas la quitter d'une semelle, il y est lié, imbriqué et en est épris.

L'écrivain algérien Mouloud Feraoun (1913-1962) avait, lui aussi, développé dans son roman *La terre et le sang* cette transe psychique et inconcevable qu'éprouve l'être humain au moment de quitter sa terre, son bercail et les siens pour un ailleurs inconnu et incertain.

A dire vrai, tout l'imaginaire social et créatif «pré-révolutionnaire» des auteurs algériens (Dib, Kateb, Mammeri, Feraoun, Had-dad... etc.) s'est focalisé sur le triptyque fort symbolique de «la terre-le sang-la mort».

En sus, la grande figure héroïque de Jugurtha (160-104 av. J.-C) aurait, elle aussi, submergé de son éclat et de ses exploits l'œuvre entière de Amrouche.

Résistant farouche aux envahisseurs romains, le Numide Jugurtha avait engrangé en lui cette force motrice qui se résume en le diptyque patience-courage dont s'était largement servi le poète. Par ailleurs, le modèle de «maghrébin» auquel s'assimile Amrouche aurait été impressionné et fasciné depuis la nuit des temps par les rites, les us et les coutumes. Le polythéisme ne fut guère l'apanage de la Grèce ancienne, il fut également «une référence-phare» dans la Berbérie ancienne, tislit ounzar (la déesse de la pluie), Ighola, teriel (l'ogresse), Djoha (personnage légendaire de l'Anatolie ayant animé l'imaginaire nord-africain) sont à n'en point douter des repères incontestables dans la tradition populaire et la représentation mythique des habitants de l'Afrique du Nord.

Taos Amrouche, sa sœur, dans son livre *Le grain magique* et à travers ses chants liturgiques qui plongent l'auditeur dans un semblant de transe avait célébré et exploré, à sa manière, ce gisement inépuisable du patrimoine culturel immatériel de la Berbérie. En vérité, la famille Amrouche a propulsé par le biais de sa marginalité sa spécificité religieuse et culturelle au-devant du panorama socioculturel de l'Algérie. Celle-ci fut jadis foyer de tolérance, de respect et de cosmopolitisme, juifs, chrétiens et musulmans y ont vécu en bonne intelligence. Les tentatives de l'évangélisation de la Kabylie par le Cardinal de Lavignerie depuis 1868 et le travail des missionnaires de l'Eglise ainsi que des Sœurs-Blanches qui s'en est suivi ont conquis, effets collatéraux de misère obligent, l'âme de la Kabylie aride et enclavée. Le reportage publié en 1939 dans le journal *Alger-Républicain* et intitulé «Misère de Kabylie» que le philosophe Albert Camus (1913-1960) avait réalisé et rédigé en est à cet égard fort instructif. C'est dans ce climat qu'avait eu lieu l'entrée en chrétienté de Fathma Ait Mansour-Amrouche (1882-1967), la mère du poète qui, née à Tizi Hibel, s'était déplacée par la suite aux Oudhias après avoir subi de plein fouet l'opprobre familial en raison de sa naissance illégitime. Fathma Aït Mansour fut la première femme écrivain de l'Afrique du Nord, elle a retracé, non sans émotion, ce destin d'une «bâtarde» que la foi et l'écriture ont légitimé dans son récit autobiographique *Histoire de ma vie*, «l'écriture, dirait le philosophe Platon (427-346 av. J.-C.), est un acte parricide». C'est par le biais des mots que Fathma Ait-Mansour était arrivée à soulager son traumatisme interne en effaçant les séquelles de «la honte paternelle» qui se sont collés à sa peau depuis l'enfance. Certes, cette image de «vengeance symbolique» contre l'autorité paternelle infamante ne lui était pas particulière, car elle se retrouve également bien mise en évidence dans le roman *Pedro Páramo* de l'écrivain

mexicain Juan Rulfo (1917-1986) où le personnage principal Juan Preciado était parti à Comala, son village d'origine, afin de réclamer ses droits et sa revanche sur son père.

En effet, c'est sans doute par le pouvoir de la poésie que Jean Amrouche avait tiré du néant cette longue et profonde souffrance familiale en lui permettant l'immersion dans sa culture d'emprunt «française et chrétienne». Cette civilisation «additive» à laquelle il avait assimilé son identité «algérienne» naturelle et congénitale. C'est ici que l'on pourrait également faire appel et allusion à cette «identité narrative» dont a parlé si souvent l'écrivain argentin Luis Borges (1899-1986) dans son essai philosophique *Les fictions* et l'historien et philosophe français Pierre Nora dans ses différents écrits historiques. Le poète ou l'écrivain construit son «soi-même» dans ce qu'il crée, invente ou imagine. Son écriture lui survit et le pérennise par-delà le temps et l'espace alors que lui est déjà mort ou englué dans une démarche de «mise en abîme» philosophique. C'est dans ce contexte que l'écrivain français André Malraux (1901-1976) argumentant sur l'utilité de la création dirait que «l'art est un anti-destin». La transmigration et «la multi-appartenance» de l'œuvre «amrouchéenne» est en elle-même un acte d'identification identitaire, de revendication religieuse et de patriotisme national. Recoller des fragments de vie et des morceaux de sens éparpillés çà et là en Algérie, Tunisie et France, critiquer ces facettes dérisoires et ironiques du destin, se donner et s'inventer une identité collective et «transindividuelle», voire un mythe d'appartenance «bi-religieux et bi-national» n'est-il pas un souffle incompressible de progrès et de modernité avant l'heure ? «Ecrire, dirait l'écrivain et philosophe Gilles Deleuze (1925-1995), c'est prendre des lignes de marges, c'est devenir nègre, devenir femme, oiseau...» En quelque sorte, l'écriture pour le poète Amrouche fut une sorte de translittération d'une douleur personnelle et une rupture

avec un passé plus que sombre. En un mot, l'écriture est tout autant une invention qu'une redécouverte de soi et l'identité est une brûlure qui s'exprime en poésie.

Ces vers tirés de son recueil *Les cendres* célèbrent à merveille cet arrachement et cette déchirure de l'adieu à la mère patrie : «Aujourd'hui, aujourd'hui ; j'abandonne ce lieu où j'ai cru si longtemps que mes pieds poseraient pour jamais. Ces sépulcres offerts au soleil dévorant/ Ces femmes ravinées dont les mains sont tendues [...] vers le pays de l'or et du travail facile.» A dire vrai, la famille Amrouche en entier a fait ce long pèlerinage de l'exil spatial (Algérie, Tunisie, France) et spirituel (christianisme-islam et vice-versa). Ce qui s'apparente dans leur vie à un long apprentissage de souffrances proches les unes des autres. En un certain sens, «le mythe de Sisyphe» propre à la Grèce ancienne est en bien des points applicable au parcours amrouchéen. «Le sort des Amrouche, disait l'écrivain Mouloud Mammeri (1917-1989), a été une fuite harcelée, hallucinante, de logis en logis, de havre jamais de grâce en asile toujours précaire. Ils sont toujours chez les autres, étrangers où qu'ils soient.» Quelle triste destinée que celle où l'on se sent souvent comme apatride, exilé et déraciné de notre terre, notre cœur et notre foi. Cette douleur est si intense, si aiguë et si amère qu'elle provoqua chez le poète Amrouche cette nostalgie envahissante qui l'avait transporté vers sa prime enfance. Pour l'écrivain marocain Tahar Ben Jelloun, Jean Amrouche traverse par moment le verbe biblique pour s'enraciner dans une terre méditerranéenne acquise depuis des siècles à l'islam. Il est permis en dernière analyse de dire que Jean Amrouche aurait à la fois bénéficié et souffert de cette belle et laide image de coexistence des communautés religieuses et de leur déchirement sur fond de défense d'une identité spécifique au détriment d'une autre.

K. G.

RENCONTRE-DÉDICACE DE SON ŒUVRE DE LA NUMIDIE À L'ALGÉRIE GRANDEURS ET RUPTURES

Accueil chaleureux pour Karim Younès à Tibane

*L'ancien président de l'APN, Karim Younès, a été l'hôte dans l'après-midi de jeudi de la municipalité de Tibane, situé au pied de l'Ak-fadou, à l'initiative de l'association Ikhoulaf Aït Waghlis, en collaboration avec la bibliothèque communale, pour une rencontre-dédicace de son premier essai *De la Numidie à l'Algérie : Grandeurs et Ruptures* paru le mois de septembre dernier chez Casbah Editions.*

Comme pour ses précédentes sorties à travers plusieurs villes du pays, Sétif, Tizi-Ouzou, Béjaïa, Oran, Bou Saâda, Skikda, Constantine, un accueil chaleureux a été réservé à l'ancien président du Parlement algérien par les citoyens de Tibane, dans le grand massif majestueux de l'Akfadou, bastion de la lutte des populations locales pour la sauvegarde de leur liberté et de leur identité contre les oppresseurs romains, vandales, byzantins, espagnols ou français.

La salle de la bibliothèque communale s'est, encore une fois, avérée trop exiguë pour contenir toute la foule venue des différentes localités de la vallée de la Soummam à la rencontre de l'auteur. Dans cet antre du savoir, construit, faut-il le souligner, sur une terre chargée d'histoire, où Krim Belkacem, les colonels Mohand Oualhadj et Si Sadek, décédés dernièrement, ont animé un imposant meeting populaire ayant rassemblé plusieurs milliers de personnes de la vallée de la Soummam au lendemain de la proclamation de l'indépendance. «La présence d'un lectorat, où les militants de ma formation se mêlent à ceux d'autres partis politiques, mais aussi des universitaires, des enseignants et des étudiants, des professions libérales venus en très grand nombre, ou encore de simples citoyens connus ou anonymes, me rend heureux et me conforte. Cette présence délivre un message



: le livre a toujours ses adeptes dans notre pays», nous a confié l'auteur à la fin de la rencontre. En effet, constituée de militants de différentes tendances politiques, de moudjahidine, d'élus locaux, à l'image des maires d'El Flaye et Tibane, de l'ancienne députée du FLN, Moualfi Samia, l'ex-officier de l'ALN de la Wilaya III et auteur de plusieurs ouvrages sur la guerre de Libération nationale et le colonel Amirouche, Attoumi Djoudi, des citoyens des deux sexes et de diverses horizons intellectuels, l'assistance a suivi religieusement l'intervention entièrement en kabyle de l'ancien président de l'APN consacrée à la présentation de son ouvrage avant de

se livrer à son nouveau exercice de signature de ce premier essai littéraire. «C'est un grand honneur pour moi d'être parmi vous pour l'inauguration de cette bibliothèque communale, un lieu d'échange et de transmission du savoir pour les habitants de cette contrée. Nos jeunes, qui seront, je l'espère, assidus, apprendront à voyager à travers la lecture des ouvrages qui seront mis à leur disposition pour découvrir leur passé, mieux comprendre leur présent, explorer le monde et construire leur vision de l'avenir», dira d'emblée, l'auteur dans son intervention.

Parlant de son livre, Karim Younès dira : «Je me suis beaucoup référé au passé avec l'arrière-pensée d'apporter un éclairage sur le présent. J'ai osé un regard vers d'autres horizons mais je n'ai pas ramené mon propos à une simple extrapolation mathématique de notre histoire, même si cette extrapolation devait être corroborée par les faits et les événements. Si l'Histoire est la mémoire des peuples, chaque peuple se doit de forger sa propre perception, sa propre histoire et celle du monde qui l'entoure. Et même s'il doit toujours tourner son regard vers l'avenir, parce que c'est dans l'avenir que se projettent les défis du présent. Il doit veiller à maintenir vivante la mémoire de son passé.» Ce n'est que vers 17h30 que l'auteur a pris congé de ses lecteurs avant d'offrir à cette maison du savoir, en signe de contribution à l'effort des autorités locales, signale-t-il, plusieurs exemplaires de son ouvrage *De la Numidie à l'Algérie : Grandeurs et Ruptures*. Il convient de signaler que, prévue initialement à 13h, la rencontre-dédicace en question a débuté avec une trentaine de minutes de retard. L'ancien président de l'APN, Karim Younès, s'est d'abord rendu aux funéraires du moudjahid Rachid Alilat, qui se sont déroulées au village d'Ikhlid-jène, dans la commune de Tinebdar.

Par ailleurs, Karim Younès présentera son livre *De la Numidie à l'Algérie : Grandeurs et Ruptures*, le 17 décembre, à Annaba, avant de se rendre aussi à Tlemcen le 22 du même mois pour une rencontre dédicace similaire.

A. Kersani